

0904X .

Ci...

Hermès dévoilé.

Dédié à la Postérité.

Imprimerie Félix Locquin. Paris.

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est fidèle à l'édition de 1832.

Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2025 by Jean Pierre Donabin. Site : livres-d-hermes.fr

HERMÈS

DÉVOILÉ.

Dédié à la Postérité.

PARIS.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
16, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRAS,

1832.

HERMES

DEVOILE.

Dédié à la Postérité.

PARIS.

IMPRIMERIE DE FELIX LOCQUIN,

16, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES,

1832.

PREFACE

LE ciel m'ayant permis de réussir à faire la pierre philosophale, après avoir passé trente-sept ans à sa recherche, veillé au moins quinze cents nuits sans dormir, éprouvé des malheurs sans nombre et des pertes irréparables, j'ai cru offrir à la jeunesse, l'espérance de son pays, le tableau déchirant de ma vie, afin de lui servir de leçon, en même temps la détourner d'un art qui offre au premier coup-d'oeil les roses blanches et rouges les plus agréables, hérissées d'épines, et dont le sentier qui conduit au lieu où on peut les cueillir, est plein d'écueils.

Comme la médecine universelle est un bienfait plus précieux que le don des richesses, sa connaissance doit naturellement entraîner à sa recherche les hommes studieux, qui croiront être plus heureux qu'une multitude de personnes. Voilà la raison qui m'a porté à transmettre à la postérité les opérations à faire dans le plus grand détail, sans rien omettre, afin de la faire connaître, de prévenir aussi la ruine d'honnêtes gens, et de rendre service à l'humanité souffrante.

Le lecteur qui sera pénétré de mes opérations n'aura qu'à chercher la matière, le feu et les travaux d'Hercule. Tous les philosophes en ont fait par devoir un mystère. J'ai juré à Dieu d'emporter dans la tombe ce secret, je ne serai point parjure; dut-on me lapider, je préfère déplaire aux hommes qu'à l'Eternel.

J'ai décrit avec la plus grande sincérité toutes les opérations à faire; on peut y compter, et je désire, du fond de mon coeur, que le songe que j'ai fait puisse révéler à l'homme vertueux, appelé par Dieu à jouir d'un pareil bienfait, ce que j'ai laissé à désirer, en lui évitant des écueils sans nombre,

même de perdre son existence.

Pour faire les travaux d'Hercule, il faut user de grandes précautions; une fois qu'ils sont passés, le reste est un travail bien agréable, qui ne coûte pas un sou de dépense.

Prenez garde qu'il vous arrive comme à moi de vous blesser: je me trouve, par suite de ces mêmes travaux, l'organe le plus essentiel à la vie d'affecté, qui me privera, vu la gravité du mal, de parcourir une longue carrière, la vertu de la médecine n'étant point chirurgicale, mais seulement médicinale.

Je conseillerai aussi aux personnes qui voudront absolument se mettre à la recherche de la pierre philosophale, de ne s'y livrer qu'après avoir suivi plusieurs cours de chimie, et savoir manipuler. Quoi qu'en disent maints auteurs, si je n'avais pas eu en chimie les connaissances que je possède, je n'y serais jamais parvenu.

Je dois ajouter que la matière propre à l'oeuvre est celle qui a servi à former le corps de l'homme primitif: elle se trouve partout, en tout lieu, sous diverses modifications; son origine est céleste et terrestre, le feu de la pierre pareillement.

La médecine universelle est un sel magnétique, servant d'enveloppe à une force étrangère qui est la vie universelle. Aussitôt que ce sel est dans l'estomac, il pénètre tout le corps jusqu'aux dernières voies, en régénère toutes les parties, provoque une crise naturelle, suivie d'abondantes sueurs, purifie le sang ainsi que le corps, fortifie ce dernier au lieu de l'affaiblir, en dissolvant et chassant par la transpiration toutes les matières morbifiques qui contrarient le jeu de la vie et ses courants. Ce sel fait aussi disparaître Par sa qualité froide toutes espèces d'inflammations, pendant que la force étrangère de ce même sel se répand dans les principaux organes de la vie, s'y détermine en les vivifiant. Voici l'effet de la médecine universelle, qui guérit radicalement toutes

les infirmités qui affectent l'homme dans le cours de sa vie, et lui fait parcourir en bonne santé plusieurs siècles, à moins que Dieu en ait ordonné différemment par son organisation; effet bien contraire à l'opinion reçue des médecins, qui soutiennent qu'un seul remède ne peut guérir toutes les maladies. Mais s'ils connaissaient la médecine universelle, ils verraient que la puissance de ce sel est semblable à celle d'un aimant, qu'il attire non le fer, mais la force de la vie universelle, et lui sert d'enveloppe. En l'administrant, ils seraient forcés de reconnaître sa puissance céleste; ils se mettraient à genoux devant ce beau sel magnétique doué d'une force surnaturelle et miraculeuse, en proclamant, en âme et conscience, que nulle maladie ne résiste à son action, comme je m'en suis convaincu en rendant à la vie des malades abandonnés par eux.

Pour concevoir ce que je viens de dire sur la force étrangère de la médecine, il faut voir l'effet que procure le vin de Champagne dans notre estomac; aussitôt qu'il s'y trouve, son liquide en pénètre les parois et les fortifie, pendant que sa force étrangère, due à la présence de l'acide carbonique, s'en dégage en se portant au cerveau, chasse notre tristesse et nous met en gaieté, à moins qu'une trop grande quantité de gaz, venant à presser sur le cerveau, nous fasse vaciller ou tomber.

Enfin, le corps de l'homme est matériel; néanmoins il renferme une force qui lui est étrangère, qui est la vie.

Je crois prévenir ici de ne jamais oublier qu'il ne faut que deux matières de même origine: l'une volatile, l'autre fixe; qu'il y a deux voies, la voie sèche et la voie humide; que j'ai suivi cette dernière de préférence par devoir, quoique la première me soit très-familière: elle se fait avec une matière unique.

L'azote se joint facilement au soufre, le feu au feu; et

le mercure double, ou le rebis, à l'état de poudre, ou de sel, ou d'huile, forme le véritable or potable ou la médecine universelle au blanc et au rouge; enfin, la semence de l'or est dans l'or même.

Il faut très-peu de combustible, encore moins de vases. L'oeuvre coûte fort peu à faire, et peut se faire en tout lieu; mais il est convenable de le commencer avec celui de la nature pour le bien terminer.

J'ai cru, dans cet écrit, conserver les passages les plus importants de plusieurs ouvrages faits par des philosophes qui ont possédé le mieux le mercure secret, c'est-à-dire Hermès, tel qu'Arnauld de Villeneuve, et l'auteur anonyme, imprimé à Leipsick en 1732, et autres, afin de transmettre, d'une manière primordiale, à la postérité la plus reculée, cet art divin, si précieux sous le rapport de la santé.

Cherchez à connaître le vinaigre des montagnes, car sans lui vous ne pouvez rien faire; sa connaissance vous donnera celle de la fée de l'âme, appelée telle par Arnauld de Villeneuve dans son *Petit Rosaire*.

Pénétrez-vous bien aussi que le feu de nos foyers, ou des fourneaux, ou d'une lampe, est le tyran de la destruction, et que la nature n'emploie le feu vulgaire que pour détruire: exemple, le feu de la foudre ou celui des volcans.

Rappelez-vous que les deux natures métalliques, après leurs préparations, ne doivent être assemblées qu'à l'état de germes dissous, comme le dit Arnauld de Villeneuve.

Etant bien pénétré de la pratique et des opérations que je vais vous donner, vous pourrez vous mettre à faire l'oeuvre. Si vous n'avez pas le bonheur de réussir, c'est que Dieu ne voudra pas vous accorder un pareil don, car je vous jure de vous avoir tout dit dans cet ouvrage, sans trahir mon serment.

HERMES DEVOILE

AYANT passé trente-sept ans de mon existence à étudier les phénomènes de la nature, je crois devoir publier une partie de mes découvertes, ainsi que les peines et les malheurs que j'ai éprouvés, dans les vues de servir d'exemple à la jeunesse, de prévenir la ruine des honnêtes gens, et de rendre service à l'humanité souffrante.

Né d'une mère chérie et d'un père respectable et très-instruit, qui occupait une place honorable dans la société; étant seul de garçon, mon père fut mon mentor et me donna une éducation soignée. De bonne heure je devins le modèle de la jeunesse de ma ville, par ma conduite, mon goût pour les arts et les sciences et mon instruction. A peine avais-je dix-sept ans que je pouvais vivre indépendant et du fruit de mes talents. Mon père était en correspondance avec des savants, dans le nombre desquels il y en avait qui s'occupaient de la recherche de la pierre philosophale et de la science- occulte des choses. Leurs livres m'étaient tombés entre les mains; j'en étais imbu; je me disais: serait-il possible que des rois, des princes, des philosophes, des présidents de cour et des religieux, eussent pris plaisir à mentir et à induire en erreur leurs semblables! Non, c'est impossible, me répondais-je; ce sont plutôt d'anciennes connaissances cachées sous le langage des hiéroglyphes, afin que le vulgaire en soit privé, et qu'il n'y ait que les élus qu'il plaît à Dieu d'initier, qui puissent posséder ces connaissances surnaturelles. J'étais naturellement bon et croyant; ne connaissant point les détours du coeur humain, je crus à la sincérité de ces livres. Il me tardait d'être mon maître, afin

de me livrer à ce genre d'étude; la vie à mes yeux n'avait plus de charmes qu'autant que l'on possédait la santé, et que l'on pouvait faire des heureux sans qu'ils puissent parler de nous. La connaissance de la pierre philosophale remplissait ce but: elle devint alors le sujet de mes veilles et de mes moments de loisir; mon ambition se portait aussi à acquérir la certitude de l'existence de l'immortalité de l'âme. Telles étaient les connaissances que je désirais connaître aux dépens même de mon existence.

La révolution française venait d'éclater. Mes connaissances parurent, aux yeux de mes concitoyens, plus utiles dans une administration qu'à l'armée. On m'honora de plusieurs places. Dans mes tournées, je vis, en entrant dans une petite ville, une jolie demoiselle, dont les traits de bonté, le sourire gracieux et l'air décent, charmèrent mon âme et enflammèrent mon coeur: dès ce moment, je me promis d'en faire ma femme. Après avoir rempli la tâche que m'imposaient mes devoirs, je m'occupai de chercher quelques prétextes pour lui parler: l'amour n'en manque pas, et peu de jours s'écoulèrent jusqu'au moment où je reçus la permission de me présenter chez elle. Enfin, l'hyménée vint combler mes vœux, et je me promis de la rendre la femme la plus heureuse du monde. Hélas ! j'étais loin de croire que je lui ferais éprouver une série de malheurs presque sans exemple, puisqu'elle avait tout fait pour me rendre heureux.

Quelques mois après mon mariage, je fis la connaissance d'un homme à talent, qui avait pour femme une artiste célèbre; ils avaient tous les deux le goût de l'alchimie, et me confièrent un petit manuscrit qui avait été trouvé derrière une armoire, duquel ils faisaient grand cas. Il était écrit d'un style qui inspirait beaucoup de confiance; tout s'y trouvait, à l'exception du nom de la matière, des travaux d'Hercule et de la connaissance du feu. Je me crus alors

l'homme le plus heureux de la terre. Je conçus, dans la fougue de ma jeunesse, d'immenses projets: je me mis à travailler, ce qui me fit négliger ma partie et mes propres intérêts. Je crus par la suite donner ma démission, afin de me livrer entièrement à la philosophie hermétique, et dans plusieurs années j'eus anéanti la somme que m'avaient donnée mon père et ma mère en me mariant, et dissipé en fumée une portion de la dot de ma femme.

Mon amour et mon amitié sans bornes pour la compagne de ma jeunesse, et sa tendresse pour moi, nous donnèrent une nombreuse famille, qui augmenta mes dépenses lorsque ma fortune s'éclipsait. Je voyais ma femme soutenir avec courage sa position, et le désir de la rendre heureuse augmentait ma ferme résolution d'atteindre le but que je m'étais proposé. Vingt-un ans se passèrent au sein des plus grandes privations. Je tombai dans le malheur; mes nombreux amis me tournèrent alors le dos. On finit, en cherchant à s'expliquer ma position, vu ma conduite exemplaire, par savoir que mon goût pour l'alchimie me portait à me priver du plus juste nécessaire. Je devins la risée publique; on me traita de fou, je fus hué, ma famille me rejeta de son sein à plusieurs reprises, et je me vis errant dans ma patrie, obligé de suspendre mes travaux, ayant vendu jusqu'au meilleur de mes habits pour payer les gages d'un domestique qui m'aidait à passer les nuits. Ma femme, chargée de maints enfants, fut obligée, de son côté, de se réfugier chez ses parents, en ne cessant d'être le modèle des vertus; et moi, en descendant au fond de mon coeur, je n'avais rien à me reprocher, que mon goût pour une partie qui m'avait ruiné, et placé ma famille dans une position pénible et douloureuse.

Je me vis forcé d'oublier mes travaux et de faire valoir mes talents; mais la position pénible où je me trouvais jetait naturellement une défaveur sur moi. A peine avais-je organisé

une partie avantageuse, que mes subordonnés, ou les personnes qui me fournissaient des fonds, s'en emparaient en cherchant à jeter sur moi une défaveur telle, que je ne pus trouver nul appui, afin que ma position financière les mit à l'abri de toutes réclamations. Ayant écoulé environ dix ans ainsi, et employé une partie des nuits à la lecture de presque tous les ouvrages publiés sur la pierre philosophale, commençant à courber la tête sous le poids des années, je sentis ce penchant irrésistible qui rappelle l'homme à ses premières amours; je me crus de bonne foi mieux instruit, capable de franchir tous les obstacles qui m'avaient arrêté jusqu'alors. Je m'adressai à des personnes riches qui avaient mes mêmes goûts: je fus accueilli avec bienveillance. Au commencement de ces nouvelles connaissances, je passai des jours heureux, les amitiés m'étaient prodiguées; je pouvais, moyennant mes travaux, venir au secours de ma famille; mais aussitôt que l'on croyait posséder mes connaissances, on m'abandonnait sous de vains prétextes; on se porta même jusqu'au point de me faire prendre une forte dose de sublime corrosif, dans la vue de me détruire et de s'emparer de mes écrits. J'avais appris à connaître le coeur humain à mes frais et dépens; je me tenais continuellement sur le qui-vive: mais le feu qui se manifestait dans mon estomac et la saveur que j'éprouvais, me firent recourir au contre-poison: j'en fus quitte pour une année de malaise et de la presque privation du seul plaisir que j'avais sur la terre. Que ne puis-je ici, dans la crainte de me rendre importun et trop long, faire un récit des petites passions humaines, et de la différence inconcevable qui existe entre l'homme aimable que l'on voit orner les soirées de nos salons, et le même homme guide par l'appât des richesses et de sa vile cupidité ! ce sont vraiment deux êtres différents.

Ma plume se refuse ici au récit que ma position me fit

éprouver; à peine un grand in-folio suffirait-il pour contenir mes revers. Je tombai derechef dans le malheur; il était si complet, que ma nombreuse famille, composée d'enfants charmants, bien élevés, vertueux au-delà de toute expression, chéris dans les sociétés, où ils se faisaient remarquer par leur décence et leurs talents d'agrément, prirent, par amour pour leur infortuné père, tellement le chagrin à coeur, que de légères maladies, ou tout autre aurait guéri au bout d'une quinzaine, devinrent mortelles pour eux, et en peu de temps je perdis mes enfants.

O perte irréparable ! qu'il est triste et déchirant pour un coeur paternel de n'avoir, à ce récit, que des pleurs à faire couler en regrets superflus ! puisse un jour l'Eternel me permettre de vous revoir, et le ressouvenir de mes malheurs sans nombre sera pour moi effacé.

Dans la position accablante où je me trouvais, je crus ranimer toutes mes forces pour faire une dernière tentative: je m'adressai à une personne riche, qui avait une grande âme et beaucoup d'instruction. Je fus traité par elle, pendant plusieurs années, plus généreusement que par les dernières personnes auxquelles je m'étais adressé, et je parvins enfin à faire quelque chose d'encourageant; mais ce n'était point encore l'oeuvre.

Un jour, me promenant à la campagne, assis au pied d'un gros chêne, je me mis à me repasser toutes les circonstances de ma vie, et à juger si j'avais quelque mérite, ou si j'avais encouru l'énorme poids des malheurs qui m'accablaient. Je me rappelais les découvertes utiles au commerce que j'avais faites, et le bénéfice que l'industrie française en avait retiré; je voyais avec douleur des étrangers en profiter et mon nom oublié; je portais mes regards sur des personnes qui avaient eu l'adresse de s'emparer des découvertes d'autrui, après leur avoir donné une tournure à la mode; je les voyais comblées

d'honneurs, de places, et je me trouvais errant et repoussé; je me demandais si j'avais, avec intention, fait tort d'un sou à l'un de mes semblables; ma conscience me répondait non; ai-je cesse un seul moment d'être bon fils, bon mari, bon père, bon ami, pour celui qui le méritait? mon coeur me dit aussi non; ton malheur vient uniquement de n'avoir pas atteint ton but.

Je me représentais qu'il était cruel pour moi d'avoir été, à diverses époques de ma vie, si mal jugé par mes semblables, même par mes amis; la peine que me faisaient éprouver tous ces souvenirs m'accablait, mes forces m'abandonnaient, et je mis ma tête sur mes mains, en versant un torrent de larmes, en appelant l'Eternel à mon secours. La chaleur, ce jour-là, était forte: je m'endormis, et fis le songe suivant que je n'oublierai jamais.

Je crus entendre craquer l'arbre au pied duquel je me trouvais, ce qui me fit détourner la tête, et j'aperçus une nymphe, modèle de la beauté, qui sortait de cet arbre: ses vêtements étaient si légers, qu'ils me parurent transparents; elle me dit: J'ai entendu du sein de cet arbre sacré le récit de tes malheurs; ils sont grands sans doute: mais tel est le sort où l'ambition conduit la jeunesse, qui croit affronter tous les dangers pour satisfaire ses désirs. Je n'ajouterai aucune réflexion pour ne pas aggraver tes malheurs; je puis les adoucir. Mon essence est céleste; tu peux même me considérer comme une déjection de l'étoile polaire; ma puissance est telle, que j'anime tout: je suis l'esprit astral; je donne la vie à tout ce qui respire et végète, je connais tout; parle, que puis-je faire pour toi?

O céleste nymphe ! lui dis-je, tu peux ranimer en moi un coeur abattu par le malheur, en me donnant seulement une légère notion sur l'organisation de l'univers, sur l'immortalité de l'âme, et me procurer les moyens de parvenir

à la connaissance de la pierre philosophale et de la médecine universelle. Je suis devenu la risée publique; j'ai le front courbé sous le poids énorme de mes malheurs: de grâce, daigne me donner les moyens de me réhabiliter à mes propres yeux.

Je suis vraiment touchée de ta pénible existence, me répondit-elle; écoute, réunis toutes tes facultés, et grave-toi dans la mémoire le récit que je vais te faire, en prenant une partie de mes comparaisons au figuré, pour que je puisse me rendre sensible à ton intelligence.

Représente-toi un espace d'une étendue presque sans bornes, où flotte le système des mondes, composé de soleils ou d'étoiles fixes, de nébuleuses, de comètes, de planètes et de satellites, nageant dans le sein de l'éternité, ou d'un soleil de lumière divine, dont les rayons sont sans limites, et tu auras une légère notion de l'ensemble de l'univers, ainsi que du monde fini et de celui infini.

Le système des mondes et l'Eternel, ou le soleil de lumière divine, sont de même origine; ils n'ont point eu de commencement, et n'auront point de fin.

Les légers changements qu'éprouvent certains globes ne changent rien à l'ordre de l'univers.

La volonté de l'Eternel, ou de l'esprit créateur, peut à dessein lancer dans l'espace une nébuleuse; celle-ci, partant de la tangente en parcourant l'espace, subit la loi de l'attraction d'un soleil duquel elle s'est approchée, et finit par décrire une ellipse très-allongée, où les deux foyers sont déterminés par l'action de deux soleils. Alors elle forme une comète; mais, au bout d'un laps de siècles, elle finit par céder à l'action la plus forte de l'un des deux soleils; elle régularise sa course, et finit par faire partie de son système en tournant autour de lui; puis, au bout d'un certain nombre de siècles, son point lumineux, ou les deux qu'elle affecte

d'avoir, se réunissent en un seul point lumineux qui devient le feu central de ce globe, qui devient lui-même, à une époque très-reculée, une planète habitable, lorsqu'elle a pris une certaine consistance métallifère, et fait naître à sa surface les éléments nécessaires à la vie des animaux appropriés à sa nature, tels, par exemple, que de l'eau, une atmosphère et des végétaux.

Les planètes peuvent, par la forte expansion de leur feu central, se déchirer en diverses parties, dont chacune, répandue dans l'espace, devient autant de satellites, en s'attachant à l'atmosphère d'activité d'une autre planète.

Une comète, qui a été en premier lieu une nébuleuse, peut, par son action, en s'approchant trop près d'une planète, soulever ses eaux, donner lieu à un déluge, en abaissant ou relevant son axe; ce qui change le lit des mers, met à jour ce qui était couvert par les eaux, et ensevelit pour des siècles, sous les mers, des contrées habitées, en recouvrant du limon des mers les débris des animaux et des végétaux entassés les uns sur les autres.

Une autre planète, en passant dans la queue d'une comète, cette dernière peut enflammer son atmosphère, et détruire non-seulement tous les végétaux, mais aussi les animaux, et faire de cette même planète un vaste tombeau.

Enfin, une comète, par sa trop grande action, peut, en s'approchant trop près d'une planète, porter une perturbation dans son atmosphère, capable de modifier l'existence animale et végétale, et même la détruire. Voici les seules modifications qu'éprouvent les globes; mais rien ne se perd pour cela dans le monde: les globes fussent-ils réduits à des atomes, ces derniers, par la loi de l'attraction, finiraient par former un tout ou un nouveau globe.

Les diverses espèces d'animaux qui paraissent avoir existé sur la terre, à des époques bien éloignées les unes de autres,

sont le fait de la création à laquelle a donné lieu l'Esprit créateur. Mais tous les êtres qui en découlent paraissent à des époques plus ou moins reculées les unes des autres, à l'issue des grandes catastrophes qu'éprouve la terre: l'espèce humaine ne date elle-même que de près de soixante siècles.

Les soleils, les comètes et les divers globes, sont autant d'êtres d'une nature particulière qui se trouvent, en particulier, régis par un esprit; car l'hierarchie universelle est infinie. L'Eternel est d'un ordre bien au-dessus de ces esprits; ces derniers sont, comme ses ministres, et les globes comme ses sujets, soumis à la direction de ces mêmes ministres.

Tout ce qui existe dans l'univers de matériel ou de physique est purement minéral; les gaz le sont eux-mêmes: prends note de cet aveu.

L'homme est un composé triple; son corps ou sa forme est animé d'une âme: celle-ci est la réunion de diverses forces, à l'aide desquelles l'esprit régite sa forme ou la matière. L'âme est dirigée par l'esprit céleste, qui est une émanation de l'action divine, et par conséquent impérissable.

L'homme ne périt jamais que par sa forme: alors l'esprit, auquel l'âme sert de lien ou d'enveloppe, s'en sépare, et sa forme, privée de l'esprit vital céleste, est livrée à la réaction de ses principes constitutifs. L'esprit et l'âme vivent alors spirituellement, en recherchant les centres qui leur conviennent, et au bout d'un certain temps, l'homme, ou l'être, ou l'esprit, ou la vie spirituelle, qui va toujours en se perfectionnant, se sépare de son âme ou de son enveloppe glorieuse, pour rentrer dans son universalité; ce qui fait que l'homme meurt deux fois, c'est-à-dire change deux fois de forme; mais l'homme, ou l'esprit, vit éternellement. D'après mon récit, tu ne peux maintenant douter de l'immortalité de l'âme.

Voilà tout ce qu'il m'est permis de t'apprendre ici pour

satisfaire tes désirs.

Maintenant veux-tu savoir comment la médecine universelle agit sur l'économie animale? Considère, comme je viens de te le dire, que la forme, ou le corps de l'homme, est seule mortelle; tu verras qu'il ne périt que du côté des solides. Comme ces derniers sont tous minéraux, tous peuvent être régénérés par le principe ou l'esprit minéralisateur, lequel, par ses diverses modifications, forme les divers produits que nous connaissons. Ils se trouvent donc tous rappelés à leur état primitif par l'action de ce même principe et de sa force étrangère, qui rétablit l'équilibre, et permet à l'esprit d'entrer et de sortir librement à travers notre propre forme, comme l'eau à travers une éponge; car le dérangement de notre corps ne vient uniquement, exception faite des indispositions mécaniques, que des courants de la vie qui ne peuvent librement circuler. Mais la vertu de la médecine universelle est purement médicinale et non chirurgicale; elle ne peut remettre un membre coupé ou détruit entièrement; ce qui fait que la personne qui en prend de bonne heure, habituellement aux deux équinoxes, peut vivre sans infirmité plusieurs siècles, à moins que la nature n'ait prescrit une courte durée à son existence par son organisation, qui vient sans cesse contrarier les efforts de la vie.

Venant maintenant au sujet de tous tes malheurs, et, si j'ose le dire, de ton point fixe, il a fallu ton opiniâtreté pour te rendre digne d'un pareil bienfait. Ecoute attentivement et n'oublie jamais tes malheurs, afin d'avoir toujours présents à tes yeux les infortunés. Suis-moi, et ne crains rien. Je vis alors un nuage qui sortit du sein de la terre, qui nous enveloppa et nous transporta dans l'air. Nous parcourûmes les bords de la mer, où j'aperçus de Petites bosses. La nuit survint; le ciel était très-étoilé " nous suivions la voix lactée, en nous dirigeant à l'étoile polaire. Un froid extrême s'empara

de moi, et provoqua un profond sommeil. Réchauffe ensuite par les rayons du soleil qui paraissait sur l'horizon, je fus tout étonné, en me réveillant, de me trouver sur la terre, et d'y apercevoir un temple. La nymphe me prit par la main, et me conduisit à son entrée. Te voilà rendu, me dit-elle, au lieu où tu dois résoudre le problème suivant. Puisque tu as été bon mathématicien, réfléchis bien, car tu ne peux rien sans sa solution.

D'un par un, qui n'est qu'un, sont fait trois, des trois deux, et des deux un.

Tu m'as dit être instruit en chimie: vois quel moyen tes connaissances peuvent t'offrir pour ouvrir seulement la serrure de la porte de ce temple, afin d'y pénétrer jusqu'au sanctuaire.

A vaincre sans péril, ajouta-t-elle, on triomphe sans gloire. Avant de te quitter, je veux encore t'observer que tu ne peux combattre le dragon qui défend intérieurement l'entrée de ce temple, qu'avec cette lance qu'il faut que tu fasses rougir à l'aide du feu vulgaire, afin de percer le corps du monstre que tu dois combattre, et pénétrer jusqu'à son coeur: dragon qui a été bien décrit par les anciens, et duquel ils ont tant parlé.

Pense à la rosée de mai; elle te devient indispensable comme véhicule, et comme étant le principe de toutes choses. Je jetai mes regards sur elle, la nymphe se mit à sourire. Enfin, tu vas commencer les travaux d'Hercule; réunis toutes tes forces, et sois d'une ferme volonté. Adieu. La nymphe me prit par la main et me la serra. Aimes-tu la vie? me dit-elle. En votre présence, je la chéris plus que jamais, lui répondis-je. Tâche de ne pas la perdre par imprudence: en attendant l'issue du combat, je veillerai près de toi, et en cas d'événement, je viendrai te soulager. Adieu. Elle disparut.

J'étais triste d'avoir perdu cette nymphe qui m'était si

chère. Enfin, je me décidai au combat. Ayant réuni des branches de bois sec éparpillées sur le lieu où je me trouvais, j'y mis le feu à l'aide d'une lentille que je me trouvais avoir sur moi, et fis rougir ma lance presque au blanc. Pendant cette opération, je cherchai le moyen qui pourrait le mieux détruire la serrure de la porte du temple. Je m'aperçus que la nymphe m'avait glissé dans ma poche, sans que je m'en aperçusse, un bocal bouché, plein de la substance qui m'était nécessaire.

Déterminé à vaincre ou à périr, je saisis avec fureur ma lance d'une main et la substance de l'autre, et mis de cette dernière sur la serrure la quantité nécessaire. Celle-ci, en peu de temps, disparut entièrement, et les deux battants de la porte du temple s'ouvrirent avec fracas. J'aperçus un effroyable dragon qui avait un énorme dard à trois pointes, qui cherchait à me lancer son haleine mortelle. Je m'élançai sur lui en criant:

*Lorsqu'on a tout perdu, que l'on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre et la mort un devoir.*

Il ouvre sa gueule pour me dévorer; je lui plonge dedans, avec tant de force, ma lance, que je pénètre jusqu'à ses entrailles et lui déchire le coeur; et afin qu'il ne pût m'atteindre, je faisais en même temps de rudes efforts à l'aide de ma lance pour détourner la direction de sa tête. Le monstre se replia sur lui-même à diverses reprises, vomit des flots de sang, et cessa d'exister.

Je me dirigeai de suite au chœur du temple, et j'entendis une voie céleste qui me dit. Audacieux, viens-tu profaner ce temple pour satisfaire ta vile cupidité, ou viens-tu y chercher les moyens de soulager l'humanité souffrante? Je viens, lui répondis-je, dépouille de toute ambition, te prier à

genoux de me donner les moyens seulement de recouvrer la fortune que j'ai sacrifiée pour connaître la pierre philosophale, ceux aussi de pouvoir en secret rendre à la vie des humains vertueux; je te jure, et le jure à l'Eternel, que si tu daignes m'accorder un pareil bienfait, je ne révélerai jamais les travaux d'Hercule, ni la matière et le feu, que par un langage qui ne puisse être entendu que par ceux que Dieu voudra gratifier d'un pareil secret; et si je suis parjure, que je sois puni d'une manière exemplaire.

Je vis alors deux superbes vases en cristal, reposant chacun sur un piédestal du plus beau marbre de Carrare. L'un de ces vases était en forme d'urne, surmonté d'une couronne en or à quatre fleurons; on avait écrit en lettres gravées dessus:

Matière contenant les deux natures métalliques.

L'autre vase en cristal était un grand bocal bouché à l'émeri, d'une forte épaisseur; on avait gravé pareillement dessus ce qui suit:

Esprit astral ou esprit ardent, qui est une déjection de l'étoile polaire.

Ce vase était surmonté d'une couronne d'argent, ornée de neuf étoiles brillantes.

Comme je finissais de lire, j'aperçus avec joie mon aimable nymphe, qui me dit, en me montrant ce grand bocal: Vois-tu mon miroir?

Rien, me dit-elle, ne peut s'opposer maintenant à te récompenser toi-même de la lutte que tu as soutenue avec autant de courage, en prenant à discrétion des substances que contiennent ces deux vases sacrés qui sont de même origine céleste. Je m'aperçois du malaise que te fait éprouver ta victoire, qui pourrait te devenir funeste en faisant ici un plus long séjour; hâte-toi de prendre ta récompense, et sors au plus vite de ce temple: je vais tout disposer pour

notre départ. Elle me laissa seul.

Mes forces et mon courage commençaiient à s'abattre: je crus devoir obéir aux ordres de la nymphe. J'aperçus à côté des deux vases sacrés divers bocalx vides, bien nets, en cristal, bouchés à l'émeri. J'en pris deux; j'ouvris avec précipitation le premier vase en forme d'urne, qui contenait la matière androgyne, ou les deux natures métalliques, et en remplis mon vase. L'ayant bouché, après avoir fermé l'urne en cristal, j'ouvris le second et plus grand vase. Je versai en tremblant dans mon deuxième bocal, de la substance qu'il contenait: je n'avais pas d'entonnoir, le temps me durait, mes forces s'évanouissaient; je fermai bien vite le grand vase et le mien avec son bouchon en cristal, et je sors avec empressement du temple. En passant près du monstre que j'avais vaincu, je vis qu'il ne restait plus de lui que ses dépouilles mortelles de nulle valeur.

Aussitôt que j'eus pris l'air, je crus que j'allais m'évanouir. Dans la crainte de casser mes deux vases en tombant, je me couchai sur la terre avec peine, après avoir posé à côté de moi mes deux petits bocalx: je fus quelques moments à respirer avec difficulté. Ma nymphe chérie vint à moi en souriant; elle me félicita sur mon courage, et sur la victoire que je venais de remporter; elle me dit: Conviens, infortuné Ci..., qu'il n'est pas bon de s'exposer souvent à pareille lutte. Que vois-je? me dit-elle, une école ! Ces paroles me frappèrent. Je lui dis: Expliquez-vous. L'un de tes bocalx contient plus de matière androgyne qu'il ne t'en faut; mais tu n'as pas pris assez d'esprit astral, il t'en faut infiniment plus; et, comme dit Arnauld de Villeneuve, il en faut foison d'eau, d'esprit distillé: mais ta faute est excusable, elle est le fruit d'une peur fondée; enfin, tu en as assez pour t'apprendre à faire la pierre et combler tes désirs. Hâtons-nous de rejoindre notre point de départ. Tu ne penses plus à la compagne

de ta jeunesse, ni à l'inquiétude où ton absence l'a plongée: partons; ta vie serait en danger ici. Je vis un nouveau nuage sortir du sein de la terre, qui nous enveloppa et nous enleva dans l'air. Nous fîmes bien du chemin. La nuit survint. Le ciel était sans taches et très-étoilé: nous suivions derechef la direction de la voie lactée, mais en sens inverse. J'éprouvai alors un grand froid. Notre direction était aussi du côté du lieu qui me vit naître. Mais en quittant une région froide, et passant dans une région chaude, je sentis un fort sommeil s'emparer de moi, et je fus bien étonné, en me réveillant à la pointe de l'aurore, de me trouver au pied du gros chêne d'où nous étions partis.

J'appelai mon aimable nymphe; elle me dit en riant: Que veux-tu de plus? dis-moi, que faut-il que je fasse pour terminer mon oeuvre?

Maintenant que tu as passé les travaux d'Hercule, et que tu possèdes les matières, ce n'est plus qu'un travail de femme ou d'enfant attentif et soigneux. Ecoute avec attention.

Considère bien les travaux de la nature: elle a formé dans le sein de la terre les métaux; mais il te faut quelque chose de plus, leur quintessence. Vois où elle tire la quintessence des choses: ce n'est qu'à la surface de la terre, dans les règnes qui vivent ou végètent: suis donc la nature pas à pas. Considère aussi comme elle opère dans le règne végétal, car ce n'est point un animal que tu veux faire. Vois-la, humectant avec la rosée ou la pluie la semence confiée à la terre, la desséchant à l'aide du feu céleste, et réitérant ainsi, jusqu'à ce que l'embryon soit formé, développé, bourgeonné, fleuri, et parvenu à sa vertu multiplicative, enfin à la maturité de son fruit. C'est bien simple; dissous et coagule, voilà tout, et donne-toi de garde de te servir d'autre feu que de celui du ciel.

Enfin, la nymphe daigna me tracer tout ce qui me restait

à faire, comme je vais le dire dans le plus grand détail. Je me jetai à ses pieds pour la remercier d'un pareil bienfait, en adressant mes humbles remerciements à l'Eternel de m'avoir fait surmonter tant de dangers; puis elle me dit adieu, en ajoutant: ne m'oublie pas. Elle disparut. Sa fuite me fit éprouver une peine si grande, que je me réveillai.

Peu de temps après, je me mis à recommencer mon oeuvre, et, à l'aide des travaux d'Hercule, je me procurai de la matière contenant les deux natures métalliques, ainsi que de l'esprit astral, avec le secours de mes dernières ressources, et non de celles d'autrui, qui m'ont rendu libre de disposer à mon gré de ma réussite envers ceux qui le mériteront à mes yeux, sans blesser ma délicatesse et la bienséance, ni fouler à mes pieds les devoirs de la reconnaissance.

PREMIERE OPERATION

Confection de l'azote ou du mercure des philosophes

Je pris de la matière contenant les deux natures métalliques; je commençai par l'imbiber de l'esprit astral peu à peu, afin de réveiller ces deux feux intérieurs qui étaient comme éteints, en desséchant légèrement et broyant circulairement le tout à une chaleur de soleil; puis réitérant ainsi et fréquemment, en humectant de plus en plus, desséchant et broyant, jusqu'à ce que la matière eût pris l'aspect d'une bouillie légèrement épaisse. Alors je versai dessus une nouvelle quantité d'esprit astral, de manière à surnager la matière, et laissai le tout ainsi pendant cinq jours, au bout desquels je décantai adroitement le liquide ou la dissolution,

que je conservai dans un lieu froid; puis je desséchai derechef à la chaleur solaire la matière restée dans le vase en verre, qui avait environ trois doigts de hauteur; j'imbibai, broyai, desséchai et dissolvais comme j'avais précédemment fait, et réitérai ainsi jusqu'à ce que j'eusse dissous tout ce qui était susceptible de l'être, ayant eu le soin de verser chaque dissolution dans le même vase bien bouché, que je mis pendant dix jours dans le lieu le plus froid que je pus trouver. Lorsque ces dix jours furent écoulés, je mis la dissolution totale à fermenter dans un pélican pendant quarante jours, au bout desquels il se précipita par l'effet de la chaleur interne de la fermentation une matière noire. C'est alors que je distillai sans feu, le mieux qu'il me fut possible, le liquide précieux qui surnageait la matière contenant son feu intérieur, et le mis dans un vase en verre blanc, bien bouché à l'émeri, dans un lieu humide et froid.

Je pris la matière noire et la fis dessécher à la chaleur du soleil, comme j'ai déjà dit, en réitérant les imbibitions avec l'esprit astral, les cessant aussitôt que j'apercevais la matière qui commençait à se sécher, et la laissant ainsi se dessécher d'elle-même, et cela, autant de fois qu'il fut nécessaire pour que la matière devint comme une poix noire, luisante. Alors la putréfaction fut totale, et je cessai le feu extérieur, afin de ne point endommager la matière en brûlant l'âme tendre de la terre noire. Par ce moyen, la matière parvint au fumier de cheval: à son imitation, il faut, suivant le dire des philosophes, laisser agir la chaleur intérieure de la matière elle-même.

Il faut ici recommencer le feu extérieur pour coaguler la matière et son esprit. Après l'avoir laissé dessécher d'elle-même, on l'imbibe peu à peu, et de plus en plus, de son liquide distillé et réservé qui contient son propre feu, en broyant, imbibant et desséchant à une légère chaleur solaire,

jusqu'à ce qu'elle ait bu toute son eau. Par ce moyen, l'eau est changée entièrement en terre, et cette dernière, par sa dessiccation, se change en une poudre blanche que l'on appelle aussi air, qui tombe comme une cendre, contenant le sel ou le mercure des philosophes.

Dans cette première opération, on voit que la dissolution ou l'eau, s'est changée en terre, et celle-ci, par subtilisation ou sublimation, se change en air par l'art ou s'arrête le premier travail.

On prend cette cendre que l'on fait dissoudre peu à peu à l'aide de nouvel esprit astral, en laissant, après la dissolution et la décantation, une terre noire qui contient le soufre fixe. Mais en réitérant l'opération sur cette dernière dissolution, absolument comme nous venons de la décrire précédemment, on obtient une terre plus blanche que la première fois, qui est la première aigle, et l'on réitère ainsi sept à neuf fois. On obtient par ce moyen le menstrue universel, ou le mercure des philosophes, ou l'azote, à l'aide duquel on extrait la force active et particulière de chaque corps.

Il est bon d'observer ici qu'avant de passer de la première aigle à la deuxième, ainsi qu'aux suivantes, il faut réitérer l'opération précédente sur la cendre restée, si le sel n'est pas, par le feu central de la matière, suffisamment élevé par la sublimation philosophique, afin qu'il ne reste après l'opération qu'une terre noire, dépouillée de son mercure.

Faites bien attention ici qu'à la suite du gonflement de la matière dans la fermentation qui suit la dissolution, il se forme à la partie supérieure de la matière une espèce de peau sous laquelle se trouvent une infinité de petites bulles qui contiennent l'esprit: c'est alors qu'il faut conduire avec prudence le feu, vu que l'esprit prend une forme huileuse, et passe à un certain degré de siccité.

En rendant à la terre peu à peu la quantité d'eau nécessaire

à sa dissolution, il faut avoir le soin de ne pas commencer à l'imbiber avant que la terre soit convenablement arrivée à sa siccité.

Aussitôt que la matière est dissoute, elle se gonfle, entre en fermentation, et rend un léger bruit; ce qui prouve qu'elle contient en elle un germe vital qui se dégage sous forme de bulles.

Pour bien faire l'opération que je viens de décrire, il faut observer le poids, la conduite du feu et la grandeur du vase.

Le poids doit consister dans la quantité d'esprit astral nécessaire à la dissolution de la matière.

La conduite du feu extérieur doit être dirigée de manière à ne pas faire évaporer les bulles qui contiennent l'esprit par une trop grande quantité de feu, et ne point brûler les fleurs ou le soufre, en continuant le feu extérieur, de manière à pousser trop loin la siccité de la matière après sa fermentation et sa putréfaction, afin de ne pas voir le rouge avant le noir.

Enfin, la grandeur du vase doit être calculée sur la quantité de la matière, de manière que celle-ci ne contienne que le quart de sa capacité: entendez-moi.

N'oubliez pas aussi que la solution mystérieuse de la matière, ou le mariage magique de Vénus avec Mars, s'est faite dans le temple dont je vous ai précédemment parlé, par une belle nuit, le ciel calme et sans nuages, et le soleil étant dans le signe des Gémeaux, la lune étant de son premier quartier à son plein, à l'aide de l'aimant qui attire l'esprit astral du ciel, lequel est sept fois rectifié jusqu'à ce qu'il puisse calciner l'or.

Enfin, la première opération étant terminée, on a l'azote, ou le mercure blanc, ou le sel, ou le feu secret des philosophes. Certains sages le font derechef dissoudre dans la moindre

quantité d'esprit astral nécessaire pour en faire une dissolution épaisse. Après l'avoir décanté, ils l'exposent dans un lieu froid, pour obtenir trois couches de sels.

Le premier sel a l'aspect de laine; le deuxième, d'un nitre à très-petites aiguilles, et le troisième est un sel fixe alcalin.

Des philosophes les emploient séparément; d'autres les réunissent ensemble, comme l'indique Arnauld de Villeneuve dans son *Petit Rosaire*, fait en 1306, à l'article *des deux Plombs*, et le font dissoudre dans quatre fois leur poids d'esprit astral, afin de faire toutes leurs opérations.

Le premier sel est le véritable mercure des philosophes; il est la clef qui ouvre tous les métaux, à l'aide duquel on extrait leurs teintures; il dissout tout radicalement; il fixe et mûrit pareillement tout, en fixant les corps par sa nature froide et figeante: bref, c'est une essence universelle très-active; c'est le vase dans lequel toutes les opérations philosophiques se font. On voit donc que le mercure des sages est un sel qu'ils nomment eau sèche, qui ne mouille pas les mains; mais pour s'en servir, il faut le dissoudre dans l'esprit astral, comme nous l'avons déjà dit: on emploie dix parties de ce mercure contre une d'or.

Le deuxième sel sert à séparer le pur de l'impur, et le troisième sel sert à augmenter continuellement notre mercure.

DEUXIEME OPERATION

Confection du soufre

La teinture extraite de l'or vulgaire s'obtient par la préparation de son soufre, qui est le résultat de sa calcination philosophique qui lui fait perdre sa nature métallique, et le

change en une terre pure; calcination qui ne peut avoir lieu par le feu vulgaire, mais seulement par le feu secret qui existe dans le mercure des sages, vu sa propriété double; et c'est en vertu de son feu céleste, secondé par la trituration, qu'il pénètre dans le centre de l'or vulgaire, et que le feu central, double de l'or, mercuriel et sulfureux, qui s'y trouve comme mort et emprisonne, se trouve délié et anime. Ce même feu céleste, après avoir extrait la teinture de l'or, la fixe par sa qualité froide et figeante, et devient parfaite, pouvant se multiplier en qualité ainsi qu'en quantité.

Cette terre, une fois arrivée à sa fixité, affecte une couleur de fleur de pêcher, qui donne la teinture ou le feu, qui est alors l'or vital et végétatif des sages; ce qui a lieu par la régénération de l'or par notre mercure.

Il faut donc commencer à résoudre l'or vulgaire en sa matière spermatique par notre eau de mercure ou notre azote. Pour y parvenir, il faut réduire l'or en une chaux ou oxyde d'un rouge brun très-pur, et, après l'avoir lavé à diverses fois avec de l'eau de pluie bien distillée à petit feu, on le fera légèrement sécher à une chaleur de soleil: c'est alors qu'on le calcinera avec notre feu secret. C'est à cette occasion que les philosophes disent: les chimistes brûlent avec le feu, et nous avec l'eau.

Après avoir imbibé et broyé fréquemment l'oxyde d'or bien calcine, ayant son humidité, et lui avoir fait boire son poids de sel ou de terre sèche qui ne mouille pas les mains, et les avoir bien incorporés ensemble, on les imbibera derechef en augmentant successivement les imbibitions, jusqu'à ce que le tout ressemble à une bouillie légèrement épaisse. Alors on mettra dessus une certaine quantité d'eau de mercure proportionnée à la matière, de manière qu'elle surnage cette dernière; on laissera le tout à la douce chaleur du bain-marie des sages pendant cinq jours, au bout desquels on

décantera la dissolution dans un vase que l'on bouchera bien, et que l'on mettra dans un lieu humide et froid.

On prendra la matière non dissoute, que l'on fera dessécher à une chaleur semblable à celle du soleil; étant suffisamment sèche, on recommencera les fréquentes imbibitions et triturations, comme nous l'avons précédemment dit, afin d'obtenir une nouvelle dissolution, que l'on réunira avec la première, en réitérant ainsi jusqu'à ce que vous ayez dissous tout ce qui peut l'être, et qu'il ne reste plus que la terre morte de nulle valeur. La dissolution étant terminée, et réunie dans le vase en verre bien bouché, dont nous avons précédemment parlé, sa couleur est semblable à celle du lapis-lazuli. On placera ce vase dans un lieu le plus froid que faire se pourra pendant dix jours, puis on mettra la matière à fermenter, comme nous l'avons dit dans la première opération, et, par le propre feu interne de cette fermentation, il se précipitera une matière noire; on distillera adroitement et sans feu la matière, en mettant le liquide séparé par la distillation, qui surnageait la terre noire, dans un vase bien bouché et dans un lieu froid.

On prendra la terre noire, séparée par distillation de son liquide; on la laissera se dessécher d'elle-même, puis on l'imbibera derechef avec le feu extérieur, c'est-à-dire, avec le mercure philosophique, vu que l'arbre philosophique demande à être de temps en temps brûlé par le soleil, et puis rafraîchi par l'eau. Il faut donc faire alterner le sec et l'humide, afin de hâter la putréfaction; et lorsqu'on aperçoit la terre qui commence à se dessécher, on suspend les imbibitions, puis on la laisse se dessécher d'elle-même jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à une siccité convenable, et l'on réitère ainsi jusqu'à ce que la terre ressemble à une poix noire: alors la putréfaction est parfaite.

Il faut ici se rappeler ce que nous avons dit dans la première

opération, afin de ne pas laisser volatiliser l'esprit ou brûler les fleurs, en suspendant à propos le feu extérieur, lorsque la putréfaction est totale.

La couleur noire que l'on obtient au bout de quarante ou cinquante jours, toutes les fois que l'on a bien administré le feu extérieur, est une preuve que l'or vulgaire a été changé en terre noire, que les philosophes appellent leur fumier de cheval.

Comme le fumier de cheval agit par la force de son propre feu, pareillement notre terre noire dessèche en elle-même sa propre humidité onctueuse par son propre double feu, et se convertit après avoir bu toute son eau distillée, et être devenue grise, en une poudre blanche, nommée air par les philosophes; ce qui constitue la coagulation, comme nous l'avons précédemment décrit dans la première opération.

Lorsque la matière est blanche, la coagulation étant terminée, on la fixe en portant la matière à une plus grande dessiccation à l'aide du feu extérieur, en suivant la même marche que nous avons suivie dans la coagulation précédente, jusqu'à ce que la couleur blanche soit changée en couleur rouge, que les philosophes appellent l'élément du feu.

La matière arrive d'elle-même à un degré de fixité si grand, qu'elle ne craint plus les atteintes du feu extérieur ou ordinaire, qui ne peut plus lui être préjudiciable.

Non-seulement il faut fixer la matière comme nous venons de le faire, mais il faut encore la lapidifier, en portant la matière à avoir l'aspect d'une pierre pilée, en se servant du feu ardent, c'est-à-dire, du premier feu employé, et suivant les mêmes moyens précédemment décrits, afin de changer la partie impure de la matière en terre fixe, en privant aussi la matière de son humidité saline.

Alors on procède à la séparation du pur, de l'impur de la matière: c'est le dernier degré de la régénération, qui se fait

par la solution. Pour y parvenir, après avoir bien broyé la matière, et l'avoir placée dans le vase sublimatoire, haut, comme nous l'avons déjà dit, de trois à quatre doigts, en bon verre blanc, et d'une épaisseur double à celle ordinaire, on verse dessus de l'eau mercurielle, qui est notre azote, dissous dans la quantité d'esprit astral qui lui est nécessaire, et précédemment indique, en graduant son feu de manière à l'entretenir dans une chaleur tempérée, et lui donnant sur la fin une quantité de ce mercure philosophique, comme pour fondre la matière. Par ce moyen, on porte toute la partie spirituelle de cette dernière dans l'eau, et la partie terreuse va au fond; on décante son extrait, et on le met dans la glace, afin que la quintessence huileuse se rassemble et monte au-dessus de l'eau, et y surnage comme une huile, et l'on jette la terre restée au fond, comme inutile, car c'est elle qui tenait emprisonnée la vertu médicinale de l'or; ce qui fait qu'elle est de nulle valeur.

On sépare cette huile surnageante à l'aide d'une plume blanche de pigeon, bien lavée et mouillée; et l'on prend garde de ne point en perdre; car elle est la vraie quintessence de l'or vulgaire régénéré, dans laquelle les trois principes s'y trouvent réunis, ne pouvant plus être séparés l'un de l'autre.

Observez bien ici qu'il ne faut pas pousser la lapidification de la matière trop loin, afin de ne pas changer l'or calciné en une espèce de cristal. Il faut avec adresse régler le feu extérieur, pour qu'il dessèche peu à peu l'humidité saline de l'or calciné, en le changeant en une terre molle, qui tombe comme une cendre, par suite de sa lapidification ou plus ample dessiccation.

L'huile obtenue ainsi par la séparation est la teinture, ou le soufre, ou le feu radical de l'or, ou la véritable coloration; elle est aussi le vrai or potable, ou la médecine universelle pour tous les maux qui affligent l'humanité. On prend, aux

deux équinoxes, de cette huile la quantité nécessaire pour teindre légèrement une cuillerée à soupe de vin blanc ou de rosée distillée, vu qu'une grande quantité de cette médecine détruirait l'humide radical de l'homme, en le privant de la vie.

Cette huile peut prendre toutes les formes possibles, et se former en poudre, en sel, en pierre, en esprit, etc., par sa dessiccation, à l'aide de son propre feu secret. Cette huile est aussi le sang du lion rouge: les anciens la représentaient sous l'image d'un dragon ailé qui se repose sur la terre.

Enfin, cette huile inconsumable est le mercure orifique. Etant faite, on la partage en deux portions égales; on en conserve une partie à l'état d'huile dans un petit bocal en verre blanc, bien bouché à l'émeri, que l'on conserve dans un lieu sec, pour s'en servir à faire les imbibitions dans les règnes de Mars et du Soleil, comme je le dirai à la fin de la troisième opération, et l'on fait dessécher l'autre portion jusqu'à ce qu'elle soit reproduite en poudre, en suivant les mêmes moyens que j'ai indiqués précédemment pour dessécher la matière et la coaguler: alors on partage cette poudre pareillement en deux portions égales; on en fait dissoudre une partie dans quatre fois son poids de mercure philosophique, pour imbiber l'autre moitié de la poudre réservée.

TROISIEME OPERATION

Conjonction du soufre avec le mercure des philosophes

C'est ici où les philosophes commencent presque tous leurs opérations; ce qui a induit beaucoup de personnes en erreur.

C'est aussi dans cette opération où l'on réunit le soufre des

philosophes avec leur mercure. Presque tous les sages ont nommé fermentation cette dernière opération, vu que c'est dans celle-ci que de nouveau le soufre se dissout, qu'il fermente, se putréfie, et ressuscite par sa nouvelle régénération avec une force décuple.

Cette opération diffère des deux précédentes; ce qui fait que les philosophes la composent de sept degrés, auxquels ils ont attribué une planète.

Pour faire cette opération, il faut prendre la moitié de la poudre réservée dont je vous ai déjà parlé, et l'imbiber peu à peu, vu qu'en l'imbibant en trop grande quantité on résout derechef le soufre en huile, qui se sublime en surnageant l'eau; ce qui empêche la réunion du soufre et du mercure, faute grave qui s'est opposée à la réussite de plusieurs philosophes.

Il faut donc imbiber sa matière goutte par goutte en l'aspergeant, afin d'opérer la réunion de la Lune avec le Soleil des sages, en formant ensemble une bouillie épaisse.

Le feu externe, qui sert à faire ces imbibitions, est celui dont nous avons déjà parlé lorsque nous avons fait dissoudre le quart de l'huile orifique réduite en poudre dans la quantité de mercure philosophique qui lui était nécessaire pour se dissoudre: ce feu extérieur se trouve réglé par la quantité de la matière.

Il faut ici avoir soin d'entretenir la matière dans un état d'onctuosité, par les imbibitions répétées, autant de temps qu'il sera nécessaire pour faire gonfler la matière et la faire entrer en fermentation. Sa dissolution est terminée lorsque la matière affecte une couleur bleuâtre: on appelle cette dissolution rébis, ou double mercure, et le degré de mercure. Cette dissolution est de suite suivie de la fermentation: alors on cesse les imbibitions et le feu extérieur, en laissant agir tout seul et de lui-même le feu interne de la matière, jusqu'à ce que la matière soit tombée au fond du vase, où

elle devient noire comme du charbon: c'est alors que commence le premier degré appelé celui de Saturne, et que l'on distille sans feu, le liquide surnageant la matière noire, en suivant la marche que nous avons décrite aux deux précédentes opérations.

On laisse sécher la matière noire d'elle-même; et lorsqu'elle est parvenue à un état de siccité convenable, on l'imbibe derechef avec le feu extérieur, en cessant les imbibitions lorsqu'on voit la matière commencer à se sécher: on la laisse acquérir d'elle-même un certain degré de siccité, et l'on continue, en réitérant ainsi jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à sa putréfaction totale: alors on cesse le feu extérieur pour ne pas endommager la matière.

Par suite de l'action du propre feu de la matière, celle-ci de noire devient grise, sans que l'on soit obligé de lui administrer le feu extérieur: on est alors rendu au degré de Jupiter. C'est dans ce degré que l'on voit paraître les couleurs de l'arc-en-ciel, qui se trouvent remplacées par une espèce de peau d'un brun noir, qui acquiert de la siccité, se fend et devient grise, entourée à la paroi du vase d'un petit cercle blanc.

La matière étant parvenue à ce point, on pourrait s'en servir comme médecine. Dans ce cas, il faudrait laisser sécher la matière et la faire devenir une poudre blanche, en employant les mêmes procédés déjà décrits pour obtenir cette couleur, que l'on fera devenir rouge à l'aide du feu secret. Cette médecine aurait alors une vertu décuple de la première, dont j'ai déjà parlé. Mais, désirant s'en servir pour la transmutation des métaux, après l'avoir bien desséchée, on n'attend pas qu'elle soit devenue blanche; mais on la rend telle en l'amalgamant à partie égale avec du mercure vulgaire du commerce, purifié avec soin par distillation, bien sublimé et revivifié: il est le lait ou la graisse de la terre. En effet

lorsque le mercure vulgaire est amalgamé avec la matière, le tout se dissout sous l'aspect d'un liquide blanc comme du lait, qui se trouve fixé par la matière en un sel fixe, par l'action de son propre feu. Alors on recommence les lavations mercurielles qui la rendent blanche comme cristal, à l'aide de sept lavations différentes, à chacune desquelles on ajoute le mercure revivifié, à partie égale comme je l'ai dit ci-dessus puis par moitié, tiers, quart, cinquième, sixième et septième partie du poids de la matière fixée, afin que le poids de la matière soit toujours plus grand que celui du mercure revivifié employé.

Mais dès la première lavation à partie égale, il faut ne pas cesser ni jour ni nuit le feu, c'est-à-dire les imbibitions du liquide distillé qui contient le feu de la matière, afin que celle-ci ne soit pas saisie par le froid et perdue. Ce composé est le laiton des philosophes, qu'il faut blanchir par de fréquentes imbibitions, jusqu'à ce que le mercure amalgamé soit fixé par notre matière, seconde de son propre feu; ce qui termine le degré de Jupiter.

En continuant ainsi, le laiton devient jaunâtre, puis bleuâtre, et le blanc le plus beau paraît dessus: alors commence le degré de la Lune. Ce beau blanc a l'aspect de diamant pilé; il est devenu une poudre très-fine et très-subtile; on a obtenu le blanc fixe; on en met sur une lame de cuivre rougie: si elle se fond sans fumer, alors la teinture est suffisamment fixée. Dans le cas contraire, on lui administre le feu, en le continuant jusqu'à ce qu'elle ait atteint son degré de fixité convenable, et l'on s'arrête là, si l'on ne veut faire que la teinture au blanc, dont une partie transmue cent parties de mercure vulgaire en argent meilleur que celui de manière.

Mais désire-t-on faire la teinture rouge, il faut continuer le feu à la matière, sans l'avoir laissé refroidir, si l'on veut qu'elle puisse devenir rouge.

En reprenant l'administration du feu extérieur, la matière devient très-fixe et si subtile, qu'il est difficile de se l'imaginer: c'est pourquoi il faut bien diriger son feu, afin que la matière ne se volatilise pas par la force du feu qui doit la pénétrer entièrement, mais qu'elle reste au fond du vase, en devenant une poudre verte: c'est alors le degré de Vénus.

En continuant avec sagesse le feu extérieur, la matière devient jaune-citron: c'est le degré de Mars. Cette couleur augmente d'intensité et devient couleur aurore. Rendue à ce point, elle ne peut plus augmenter d'intensité d'elle-même: c'est alors qu'il faut avoir recours au mercure orifique rouge, c'est-à-dire à notre huile réservée, et imbiber la matière avec cette huile jusqu'à ce qu'elle soit devenue rouge: alors commence le degré du Soleil.

En continuant les imbibitions avec l'huile orifique, la matière devient de plus en plus rouge, puis purpurine, et finalement d'un rouge brun; ce qui forme la salamandre des sages, que le feu ne peut plus attaquer.

Enfin, on insère la matière avec la même huile orifique, en l'imbibant goutte par goutte, jusqu'à ce que l'huile du soleil soit figée dans la matière, et que cette dernière, mise sur une lame chaude, fonde sans fumée. Par ce moyen, on a obtenu la teinture rouge, et l'or fixe et figeant, dont une partie transmue cent parties de mercure en or meilleur que celui de la nature.

MULTIPLICATION

Les deux teintures dont je viens de parler, blanche et rouge, sont susceptibles d'être multipliées en qualité et en

quantité, lorsque ces teintures n'ont point été soumises à l'action du feu vulgaire, qui leur fait perdre leur humidité radicale, en les fixant en terre ayant l'aspect d'une pierre.

Pour faire la multiplication de ces deux teintures, blanche et rouge, il faut répéter entièrement la troisième opération.

Il faut que les deux poudres, blanche et rouge, soient dissoutes dans le mercure philosophique, qu'elles passent à la fermentation et à la putréfaction, ainsi qu'à la régénération. Pour y parvenir, il faut réitérer les imbibitions peu à peu, conduire le feu, et le régler successivement, comme nous l'avons précédemment décrit. A cette seconde multiplication, une partie fait projection sur mille parties de mercure, et les transmue en argent ou en or, selon la couleur de la poudre, en métal parfait.

La multiplication en qualité se fait en réitérant la sublimation philosophique, qui a lieu en séparant le pur de l'impur, à l'aide du mercure philosophique, et l'on répète ponctuellement les manipulations de la troisième opération, après avoir desséché, à l'aide du feu de la matière, et réduit en poudre toute l'huile blanche, si l'on opère au blanc, et qu'une partie de l'huile rouge, si l'on opère au rouge, afin de conserver l'autre partie pour s'en servir aux degrés de Mars et du Soleil, ainsi que pour insérer, comme je l'ai déjà indiqué en opérant au rouge.

La multiplication en quantité se fait par l'addition du mercure vulgaire revivifié, comme je l'ai précédemment dit. Si l'on désire faire en même temps la multiplication en qualité, il faut commencer, comme règle générale, par sublimer la matière en séparant le pur de l'impur, en desséchant en totalité, si l'on opère au blanc, ou par moitié, si l'on opère au rouge, à l'aide du propre feu que l'on réglera de la même manière que je l'ai fait à la troisième opération, afin de les réduire en poudre, que l'on divisera chacune en deux parties

égales; on en fera dissoudre une partie dans quatre fois son poids de mercure philosophique, qui servira à imbiber l'autre partie réservée, en réitérant absolument la troisième opération.

On peut, si on le désire, réitérer ces multiplications jusqu'à dix fois: la matière acquerra à chaque fois une force décuple, et sera si subtile, qu'elle traversera le verre à la dernière fois, en se volatilissant en totalité. On cesse ordinairement à la neuvième multiplication, où elle devient si volatile, qu'à la moindre chaleur elle perce le verre et s'évapore; ce qui fait qu'il est d'usage de s'arrêter à la transmutation d'une partie sur mille, ou dix mille au plus, afin de ne pas s'exposer à perdre un trésor aussi précieux.

Je ne décrirai point ici des opérations très-curieuses que j'ai faites, à mon grand étonnement, dans les règnes végétal et animal, ainsi que le moyen de faire le verre malléable, des perles et des pierres précieuses plus belles que celles de la nature, en suivant le procédé indiqué par Zachaire, et se servant du vinaigre et de la matière fixée au blanc, et de graines de perles ou de rubis pilées très-fin, les mouvant, puis les fixant par le feu de la matière, ne voulant point être parjure, et paraître ici passer les bornes de l'esprit humain.

Ayant fini mon oeuvre, je pris cent grammes de mercure distillé et les mis dans un creuset. Aussitôt qu'ils commencèrent à fumer, je jetai dessus un gramme de mon soufre transmutatoire; il devint en huile au-dessus du mercure, et je vis ce dernier qui se figeait successivement de plus en plus. Alors j'augmentai mon feu et le fis sur la fin plus fort, en le continuant jusqu'à ce que mon mercure fût parfaitement fixé: ce qui dura environ une heure; l'ayant coulé dans une petite lingotière, je l'éprouvai, et le trouvai meilleur que celui de manière.

Que ma joie fut vive et grande ! J'étais hors de moi-même:

je fis comme Pygmalion, je me mis à genoux pour contempler mon ouvrage et remercier l'Eternel; je me mis aussi à verser un torrent de pleurs: qu'elles étaient douces ! que mon coeur était soulagé ! Il me serait difficile de peindre ici tout ce que je ressentais, et la position où je me trouvais. Maintes idées s'offraient à la fois à ma pensée. La première me portait à diriger mes pas près du Roi citoyen, et lui faire l'aveu de mon triomphe; l'autre, de faire un jour assez d'or pour former divers établissements dans la ville qui me vit naître; une autre idée me portait à marier le même jour autant de filles qu'il y a de sections à Paris, en les dotant; une autre idée me portait à me procurer l'adresse des pauvres honteux, et d'aller moi-même leur porter des secours à domicile; enfin, je finis par craindre que ma joie ne me fit perdre la raison: je sentis la nécessité de me faire violence, et de prendre beaucoup d'exercice en me promenant à la campagne: ce que je fis pendant huit jours consécutifs. Il ne se passait pas quelques heures sans que j'ôtasse mon chapeau, et, levant les yeux au ciel, je le remerciais de m'avoir accordé un pareil bienfait, et je versais d'abondantes larmes. Enfin, je finis par me calmer, et par sentir combien je m'exposerais en faisant de pareilles démarches. Après avoir réfléchi mûrement, je pris la ferme résolution de vivre au sein de l'obscurité, sans éclat, et de borner mon ambition à faire des heureux en secret, sans me faire connaître.

J'avais fait part à ma femme de mon succès, et je lui promis de répéter devant elle la transmutation: elle m'engagea à n'en pas parler. C'était le jeudi-saint 1831, à dix heures sept minutes du matin, que j'avais fait seul la transmutation. Je n'avais plus de mercure chez moi; je remis au lendemain de Pâques à satisfaire ma femme. Je fis emplette d'une branche de laurier chez un jardinier, et d'une tige d'immortelle; après les avoir liées ensemble, j'enveloppai le tout dans une

feuille de papier à lettre, et je dirigeai mes pas à la maison, où était ma femme. Elle était assise auprès d'une croisée, à lire: je me précipitai à ses genoux, et mettant mon bouquet à ses pieds, je lui dis: Le voici enfin, chère amie, déposé à tes pieds; il vient me couronner lorsque toi et moi nous descendons au tombeau: il m'a coûté trente-sept ans de pénibles travaux, et plus de quinze cents nuits de veilles sans dormir; j'ai été couvert d'humiliations, abreuvé d'injures fui de mes amis, repoussé de ma famille et de la tienne; enfin, j'ai perdu les plus intéressantes créatures que l'on puisse voir, et je n'ai jamais cessé d'être un homme de bien et de te chérir. Ma tête tomba sur ses deux genoux. Je me mis à pleurer, O larmes de regrets, du souvenir de mes pertes, des tribulations que j'avais éprouvées, et de joie ! que vous étiez douces ! que vous soulagiez mon coeur ! je renaissais, j'étais un nouvel homme. Ma femme me relevant la tête, les larmes aux yeux, me dit: Relève-toi, mon ami, et cesse de pleurer. Je collai mes lèvres sur les siennes, et ce baiser de tendresse qui fut payé de réciprocité, vint embellir le charme de ma vie, et ranimer mon coeur abattu par le malheur.

Ce n'était pas assez de lui avoir fait l'aveu de ma réussite, et d'avoir déposé mon laurier à ses pieds; il fallait la convaincre, et faire la transmutation devant elle.

Je pris un verre de montre et mis dedans une petite quantité de mercure coulant du commerce, qui avait été distillé, qui était pur, et que je venais d'acheter. Je mis dessus, non de mon soufre transmutatoire à l'état de poudre, mais à l'état d'huile, dans la proportion d'une partie sur cent, et remuai mon verre de manière à donner à mon huile un mouvement circulaire. Nous vîmes avec joie le mercure offrir un phénomène bien curieux, et se coaguler avec la couleur du plus bel or; je n'avais plus qu'à le fondre dans un creuset et le couler: je fis ainsi la transmutation à froid, au grand étonnement

de ma femme. Elle me dit alors: Ton succès met le comble à tes désirs; si tu veux me rendre heureuse, et me faire oublier la longue chaîne de nos malheurs, vivons au sein de l'obscurité, sans étalage; fais disparaître de notre asile tout ce qui pourrait déceler ton secret et servir d'appât à la malveillance, ainsi qu'aux ambitieux, que rien ne peut récompenser, l'intrigue, la bassesse ou la tyrannie. Je lui répondis: J'ai juré, dussé-je me voir couler du plomb fondu dans les veines, d'emporter dans la tombe mon secret, c'est-à-dire la connaissance de la matière, du feu et des travaux d'Hercule; je te jure, ainsi qu'à Dieu, de te rendre heureuse en accomplissant tes désirs: espérons que l'Eternel nous protégera contre les envieux, les hommes vicieux et corrompus.

O vous, jeunes gens, qui lirez vraisemblablement mon ouvrage, puissent vos désirs de paraître dans ce monde, et l'appât des richesses, ne point vous faire entreprendre la recherche de la pierre philosophale! Si vous pouviez savoir comme moi les malheurs en tout genre que j'ai éprouvés pour y parvenir, vous reculerez d'effroi au désir de vous y livrer: à moins que Dieu vous fasse rencontrer un homme qui ait réussi à faire la pierre, qui vous conduise par la main depuis le commencement jusqu'à la fin, repoussez avec horreur l'idée de vous livrer à la philosophie hermétique, plus difficile qu'on ne le pense à la connaître de soi-même. Espérant être plus heureux que moi, si vous foulez à vos pieds mes conseils, et que vous soyez assez heureux pour y parvenir, n'oubliez jamais les infortunes; soyez discrets surtout, avares dans vos goûts pour la dépense et pour satisfaire vos passions, mais prodigues envers les pauvres, et n'oubliez jamais que la plus douce satisfaction pour un coeur bien né, c'est de faire des heureux, sans qu'ils parlent de nous; et surtout ayez toujours présent à vos yeux l'Eternel.

Fuyez les êtres corrompus du bon ton; ils ont tous les

moyens pour abuser de vos bonnes qualités: ils se ruinent en promesses qui paraissent être l'épanchement d'une belle âme, mais ils s'enrichissent à vous rendre leur dupe. En un mot, ne cherchez point le bonheur de la vie dans les deux extrêmes de la société, mais bien dans la classe moyenne, c'est-à-dire dans celle d'honnêtes industriels. Il y a cependant quelques exceptions à faire; je serais un ingrat d'en juger différemment: j'ai rencontré un homme bien né que je n'oublierai de ma vie, et auquel je promets de donner des preuves de mon attachement.

Estimable jeunesse, puisse ma vie vous servir d'exemple, et mes recommandations de leçon, et mériter à vos yeux quelques larmes pour adoucir la longue chaîne des malheurs que j'ai éprouvés.

Rois de la terre, si vous connaissiez le grand nombre de personnes qui se livrent en secret, et de nos jours, à la recherche de la pierre philosophale, vous en seriez étonnés; et si vous saviez qu'à peine un ou deux hommes ont le bonheur de réussir dans l'espace de trois à quatre cents ans, ce qui n'offre pas dans le commerce le produit d'une mine d'or qui se découvre au Pérou ou ailleurs tous les trois ou quatre ans, loin de faire rechercher ceux qui ont réussi pour les tourmenter, vous les combleriez de vos bontés, en leur accordant votre appui et votre bienveillance, afin qu'ils puissent amplement servir l'humanité souffrante, et vous faire participer aux bienfaits de leurs découvertes.

O mon pays ! ô mes chers citoyens ! vous qui avez prouvé à diverses fois que vous étiez bons Français, par votre dévouement à la cause de la liberté et de l'ordre légal, si l'Eternel me permet de vous laisser ce que mon coeur vous destine par reconnaissance, daignez faire transporter mes dépouilles mortelles sur un lieu à base calcaire, en face d'une petite tourelle, portant un emblème douloureux d'une ancienne

guerre, au bas de laquelle coule un petit ruisseau qui prend sa source à une lieue de là et fait mouvoir plusieurs moulins; faites-les recouvrir seulement d'un gros bloc de granit dur, très-commun dans la petite ville où je suis marié, voisine du lieu qui me vit naître, avec cette seule inscription: *Les dépouilles mortelles de l'infortuné Ci... reposent ici.*

J'ai fait imprimer cet ouvrage, vu qu'il n'existe dans aucun pays une loi qui défende de publier une découverte utile à la société sous le rapport de la vie, ainsi que de faire circuler dans le commerce de l'or parfait par son poids, sa couleur, sa pesanteur spécifique et sa fusibilité: de quel droit voudrait-on donner la préférence, sur l'or des mines, à celui fait par l'art philosophique, ce dernier étant meilleur?

Ci...
